

PEIRE MIREMONT
Félibre Majoral

LO DEVINAIRE

PEIRE MIREMONT
Félibre Majoral

LO DEVINAIRE

EDITIONS DU CENTRE

EDITIONS DU CENTRE
Aurillac
1973

Règles de Lecture et de Prosodie

Comment lire notre langue

Certains, peu habitués à la lecture de la langue d'oc, sont peut-être déconcertés par une graphie qui ne répond pas à celle de la langue d'oui.

C'est que dans les dialectes occitans, les signes ne représentent pas toujours les sons qu'ils expriment en français. Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques uns des principes essentiels de prononciation appliqués au dialecte sarladais.

PRONONCIATION.

A) VOYELLES.

(A): seul ou dans le corps d'un mot est semi-sonnant et se prononce *o* très ouvert; il en est de même à la 3e personne du singulier et du pluriel des verbes et lorsqu'il constitue une terminaison féminine: *sentA*, (pour sento); *brandidA* (pour brandido); *demorA* (pour demoro) — quand il y a exception nous plaçons un accent sur l'A: c'est le cas notamment pour les augmentatifs: un *omenás*.

(E): n'est jamais muet. Il se prononce É: *grElh* (grillon) pour *grél*; ou è: *pErdi* (je perds) pour *pÈrdi*.

En général le *e* prend le son de è ouvert à la tonique et celui de é fermé quand il est atone: *crubÈli* (je crible) *crubélAr* (cribler) *rebÈqui* (je réplique) *rebécAR* (répliquer) *derrÈgui* (j'arrache) *derrégAR* (arracher) *auZÈl* (oiseau); *auZÉLON* (petit oiseau).

A cette règle, font généralement exception les formes suivantes qui conservent toujours le son du é fermé:

1°) les formes diminutives en *et*, *eta*: *drollÉt* (garçonnet) *monjÉta* (haricot) *lauvÉta* (alouette). La 3e personne du singulier du présent n'entre pas dans cette exception et se prononce È ouvert: *tombÈt*, (il tomba).

2°) Les formes verbales en *eja* et leurs dérivés: *bandéjar* (secouer un récipient) — *paupinhéjar* (tripoter) *broquéjar* (tricoter) *netéjar* (nettoyer).

3°) Les formes en *esc* et *esq*: *désca* (corbeille) *brésca* (rayon de miel) *marsésca* (emblavures de mars) *evésque* (évêque) *pésqui* (je pêche).

4°) Les formes en *en* et *em*: *pÉNsi*, *crÉNta*, *patimÉNt*, *printÉMpS*, *trÉMpE* *ensÉMble* (à l'exception de la 1re pers. du pluriel de l'indicatif qui se prononce èm.) A noter aussi les curieuses exceptions de *pÉbre*, *nÉgre*, à côté de *lÈbre*, *sÈgre*.

(I): sonne comme *i* français. Suivi de *n* il n'a jamais le son nasal français: *Infern* (enfer) pour *INNfèrn* et non *EINFèrn*.

(O): le ó surmonté d'un accent est toujours tonique et sonne comme le français *o* de mort. *pórtA* (porte) *tridóli* (je frissonne) *mónti* (je monte).

(O): Le o sans accent se prononce *ou*

portar (porter), *tridolar* (frissonner), *montar* (monter),

Il est généralement atone sauf dans les terminaisons: *on*, *or*, *orn*, *os*; où, quoique tonique, il se prononce *ou* *motoN* (mouton) *descoN* (petite corbeille) *ventadoR* (van) *frescoR* (fraîcheur) *mejoRn* (midi) *sujoRN* (bénédiction) *jelos* (jaloux), *languinos* (languissant).

(U): a le son du *u* français sauf s'il est précédé d'une voyelle: il se diphtongue alors avec elle en se transformant en *ou*: *Autre* (autre) pour *AoUtre*.

B) DIPHTONGUES.

Les diptongues et triptongues se prononcent d'une seule émission de voix, chaque voyelle conservant le son qui lui est propre:

terraire (terroir) pour *ter-raï-re*.

Un tréma sur l'*i* indique qu'il forme une voyelle séparée: *paīs* (pays) pour *po-is*.

La finale *IA* de beaucoup de noms, surtout abstraits, ainsi que de l'imparfait et du conditionnel se prononce généralement *io* d'une seule émission de voix. Cette anomalie provient du déplacement moderne de l'accent tonique.

On disait jadis, et encore en Catalan, *ven-i-a*, *vendr-i-a*, *corte-z-i-a*, *abad-i-a*, mais nous prononçons aujourd'hui: *venió*, *vendrió*, *cortezió*, *abadió* alors que nous continuons à accentuer l'*i* de: *Patr-I-a*, *vierja Mar-I-a*, *poez-I-a*, *armon-I-a*.

(Y): n'existe qu'à la fin des mots tels que par ex.: *may*, *esmay*, *play*.

C) CONSONNES.

B, C, D, F, L, M, N, P, Q, (toujours suivi du *u*) *R Z* gardent leur prononciation française.

C, D, Z, à la fin des mots ne se prononcent pas: *bec* = bé (bec); *ped* = pé (pied); *croz* = crou (croix).

(F) est toujours mis pour le groupe français PH qui n'existe pas en occitan: *filozofia* (philosophie); il est souvent aspiré en gascon.

(G) devant a-o-u est dur comme en français.

(CH, J, G) — (devant e-i) sonnent TS: *Chabalh* (cheval) pour *TSObal*; *ginolh* (genou)

(1) pour *TSinoul*; *jorn* (jour) Pour *TSOUR*.

(M) se prononce *n* à la fin des mots

pam (empan) = pan; *rampan* (rameau) *rampan*; *venem* (nous venons) = *venèn*; *fem* (fumier) = *fén lum* (lumière) = *lun*; *fum* (fumée) = *fun*.

(N) est, sauf de très rares exceptions, amuïe à la fin des mots, après les voyelles *a-e-i-o*: *pan* (pain) = *po*; *man* (main) = *mo*; *plen* (plein) = *plé*; *fen* (foin) = *fé*; *vin* (vin) = *bi*; *fin* (fin) = *fi*; *crubon* (cruchon) = *crubou*; *baston* (bâton) = *bastou*.

C'est ainsi que le diminutif on se prononce *ou*: *drolleton* (garçonnet); *drouiletou*; *Pierron* (Pierrot) = *Pierrou*; *Maricon* (petite Marie) = *Maricou*.

Par contre après *u* nous prononçons l'*n*; sauf pour *grun* (grain) = *gru*; *brun* (noir) = *bru*; *dilun* (lundi) *dilu*.

(R) est muette en terminaison des infinitifs et des mots en *ier* et *dor*: *bolegar* (remuer) *butir* (pousser), *saber* (savoir) *perier* (poirier), *laujier* (léger) *landier* (chenêt) *lavador* (laver) *ventador* (van) *maridador* (bon à marier).

Elle est sonore dans tous les autres cas et même dans les monosyllabes en *ier*.

(1) Toutefois dans un but de simplification de l'orthographe, nous préférons écrire *j* au lieu de ce *g* doux; nous écrirons; *jinolh*, *jeneral* au lieu de *ginolh*, *general*.

(S) a toujours le son sifflant et ne se prononce jamais *z*; devant une consomme elle est aspirée avec un léger ressaut de la voix: *escala*, *testa*, se prononcent *e-c-cala*, *te-t-ta*. En Limousin cette aspiration est remplacée par *i*: *eicala - teita*.

(T) a toujours le son dur. Il est muet à la fin des mots.

(V) sonne comme *b* un peu adouci ainsi qu'en espagnol: *vivem* (nous vivons) pour *BiBèm*; *vinha* (vigne) pour *Bigno*.

D) SONS VOYELLES.

Les sons voyelles: *au*, *ou*, *eu*, *iu*, *ey*, *oy*, *ay* équivalent à: *aou*, *ooü*, *éou*, *eou*, *iou*, *eï*, *oï*, *ai*.

(BL) sonne *pl* lorsqu'il constitue la dernière syllabe: *aimaBLa*, *estaBLE*, pour *aimaPla* é *estaPle*.

(LH-NH) sonnent comme ILL, GN, dans fille, montagne; sauf en fin de mot où ils sonnent respectivement comme *l* et *n*.

(TZ) marque la désinence de la 2^e personne du pluriel des verbes et ne se prononce pas: *trobarétz* = trouboré.

(LL) se prononce comme si les deux *l* étaient séparés: *espalla* = espal-Lo. Il en est de même pour CC *acciu* = ac-ciu; et pour TT *aTTe* = aT-Te.

La forme PT n'existe pas et est ramenée à TT: *caTTivitat au lieu de caPTivital*.

LIAISONS.

(S) Il n'y a pas de liaison avec l's du pluriel des substantifs ni avec l's de la 2^e personne du singulier.

S final s'adoucit en *z* quand le mot suivant commence par une voyelle: *lus albres* = *lu-zalbres*. Au féminin des articles et des adjectifs il se vocalise en *i* si le mot suivant commence par une consonne,

cal las cercar (il faut les chercher) pour *cal loï cerca*: *Las drollas* (les filles) pour *loï drollos*.

(T) final fait la liaison avec le mot suivant qui commence par une voyelle: *sey tot arredut* (je suis tout fatigué) pour *sèi tout-t-arrédu*.

(D) final fait la liaison avec le son *t*.

Les lettres finales amuïes n'entraînent pas de liaison.

ELISION.

En sarladais les voyelles atones *a-e-i* peuvent s'élier. (1)

Tantôt l'élosion atteint la voyelle finale du premier mot: *la vilhada acosturmada* (la veillée coutumière) pour *lo bilhad' acousturmado*; et tantôt c'est la voyelle initiale du second mot qui s'élide: *vendra aqui* (il viendra ici) pour *vendro' qui*. Cette règle joue sans tenir compte de l'*r* de l'infinitif ni de l's du pluriel. *Las femnas arribon* = *los femn' arriboun*, *Donar aus paures* = *Dona' us paures*; il y a hésitation pour le *t* du participe.

ACCENTUATION.

Les mots sont fortement accentués comme en espagnol, en italien, en portugais. Cette accentuation porte soit sur l'antépénultième, soit sur la dernière syllabe.

— Les mots terminés par une consonne (autre que l's du pluriel et des désinences verbales,) ou par une diphtongue sont accentués sur la dernière syllabe:

(1) Et cela par horreur de l'hiatus que la langue d'Oc a beaucoup plus prononcée que la langue française *d'oui* qui le proscrit seulement en poésie... et encore... *un bencUT*: (une houe) sans *relAY* (sans trêve); *malaudIA* (maladie).

— Les mots terminés par une voyelle, même suivie de l's du pluriel portent la tonique sur l'avant dernière syllabe: *las vacas* = *loï baco* (les vaches), *lèbre* (lièvre), *reverteri* (souvenir), *avansa* (avance).

— Si la lettre suivant la voyelle est *n* l'accent tonique porte sur la dernière syllabe s'il s'agit de mots autres que des verbes: un *regon* (un petit sillon); et sur l'avant dernière quand il s'agit de verbes: *cal que vengon*. (il faut qu'ils viennent). Les exceptions sont notées par un accent aigu.

VERBES.

Les désinences verbales sont:

R pour l'infinitif

T pour le participe

Pour les autres temps de tous les modes:

Au singulier

1^{re} pers. *I*
2[°] pers. *Es*
3[°] pers (1[°] groupe *a* = aima
(2[°] groupe *is* = floris
(3[°] groupe le radical du verbe
ex.: *venir* donne *yen*
ex.: *bulir* donne *bul*
ex.: *vendre* donne *vend.*

Au pluriel

1^{re} pers. *em*
2[°] pers. *tz*
3[°] pers. *on*

A propos de notre prosodie:

Le traitement de quelques lettres finales dans le s/ dialecte du Périgord Noir, risque de faire paraître anormale notre prosodie et juger faux, bon nombre de nos vers.

Il nous semble donc nécessaire de donner quelques brèves explications:

1[°] — A).

Le *a* final même suivi de l's du pluriel n'est pas accentué et se prononce d'ailleurs comme un *o* très ouvert. Chaque fois qu'il y a dérogation à cette règle nous mettrons un accent sur cet *à*. C'est généralement le cas de tous les augmentatifs:

— *rocás* (gros rocher) pour éviter la confusion avec *las rócas* (les roches).

— *drollás* (mauvais garçon) pour éviter la confusion avec *las dróllas* (les filles) etc...

C'est aussi pourquoi le *a* du futur sera toujours marqué d'un accent: *á*

Lorsque deux *a* se suivent l'un des deux s'élide.

— *vendra aquí* = *vendra qui*

Il en est de même pour toutes les voyelles.

2[°] — R, S, T).

L'r de l'infinitif, le *t* du participe, l's du pluriel et les désinences verbales, ne se prononçant pas en Sarladais, ne modifient donc pas le traitement du *a* et des autres voyelles.

— *portar a heure* = *porta beure*

— *venir aquí* = *veni qui*

— *es tombat a razis* = *es tomba razi*

— *me vendrás ajudar* = *me vendra judar*

— *perque pures aital* = *perque pure ital*

(Nous noterons cependant dans la prononciation un léger allongement de la voyelle.)

3[°] — S).

L's du pluriel ne se prononce pas en sarladais aussi ne fait-elle pas liaison avec une voyelle suivante.

— *las bestias an begut*, se dira *las bestio (n) begut*.

— *lus ómes an frech* = *lus om (on) frech*

Par contre l's des articles et des adjectifs fait liaison.

- Lus grands *albres* = lus grand-z-albres
- *Lus amics* = lu-z-amies.

Licences poétiques.

En contradiction avec ce qui précède, il est permis, en poésie, — à condition de n'en pas abuser — de faire la liaison avec l'*r* de l'infinitif, le *t* du participe et l'*s* du pluriel. Le lecteur se rendra compte du moment où joue cette licence.

Imparfait et conditionnel.

Bien que ne s'agissant plus de prosodie, nous voulons attirer l'attention sur une curiosité sarladaise du traitement de l'imparfait et du conditionnel à la deuxième personne du singulier:

Nous disons en effet:

- *venis* (tu venais) au lieu de *venias*
- *aimeris* (tu aimerais) *aimarias*

mais le *i* que nous prononçons est un *i* mouillé, dont le son répondrait à *yi*: il faudrait pouvoir écrire *venyis* et *aimaryis*; mais ce serait alourdir inutilement la graphie.



LO DEVINAIRE

Se coneissiatz mon oncle l'Anri d'en Móiran, sauriatz que n'i a pas un dins tot lo Sarlades, per menar, coma guel, la rega drecha al brut d'una canson. N'i a pas tant pauc que li fasque rampeu per far ni mais per dire qualqua brava zóana.

Jamais me seriày enmajenat que posquès i arribar só que me contet. Es de creire qu'endonc era pas tant degordit qu'aorá. Mes lo daissi parlar.

— Qu'era à Sarlat, per la vóta al Pontet. Veniay d'atenjer mus 17 ans e ma paura maire, — que lo Bon Diu garde son ama, — m'avia crompat un cól à la móda d'endonc que m'escornhalava e me montava fissar las aurilhas. Podetz pensar coma marcavi! Me carrai tot parier, ma sór, la pus bela, m'avia fach la rega bien pel mitan, e tant i avia metut d'onjura que mus paures pials se tinian quilhats coma deus palfers. M'avia fach taben un brave noz de crebata emd una correja tota neya. Emd mas bragas que se replegavon tot quatre cóps suls talons, ma beloza redda de tant qu'era neva, i avia pas, pensi ben, pus crane marcamat dins tota la vóta.

Eri fier de ió; te jitavi d'aqueus cóps d'elhs à las dróllas... có davia luzir coma deus ilhauzes! Gueitavi virar lus chavals de bóy, perderi 10 sós and una lotaria sans poire ganhar'na sopiera emd un elh al fons: per dire, m'amuzavi bien, ane!

Tot emd un cóp te vau veire un crane mossur tot órdilhat de roje que te fazia un grand discors en brassejant:

— Les qui boudront apprène à debiner, fazia, ils ont qu'à dintrer, c'est mas l'affaire de deux ménutes, et bous sabez débiner pour toute la vite.

Eron tot un tropel de monde que l'escotavon. N'i avia que dintravon aprener, fasqueri parier.

Davans la pórta, un espéssi de comissari, que pezava tres cent lo mins, me prenguet 10 sós me donet un trós de papier e dintreri dins una cramba que i avia plen de monde qu'esperavon.

Una polida domaizela emd deus cotillons que li coatavon juste l'embonil, gaire mins coma la móde del jorn d'anet, lus venia querre cora un cora l'autre, mes lus tornava jamais menar: sortian per una autra pórta. Cada cóp la veire dintrar, li me podiay pas tirar lus elhs de dessus, la trobavi crana, mes crana! Çó's ren de dire! Cal ajer 17 ans per trobar lo monde brave coma acó!

Mon torn arribet... Ah! paure monde cora l'angelona m'ajet pres jol bras m'era dezavis que lo cel se drubia, me sintiay la frenizon de la cima deus pials à la poncha deus artelhs; lo rey era pas mon cozin; ah que non! Dintreri dins une crambeta tota negra, sans cap de móbles, que i avia mas pel mitan, un barricon pincat

— Alorsse, mon chou, tu beux débiner?

— Ambe! que li fau, n'i auriày ben mais dich, mes auzavi pas, me tranzissia de tant era crana!

— C'est dix sous, so dis.

Li dóni quels 10 sós tot só que me demorava, paure mèu!

— Alorsse, c'est bien entendu, tu beux aprène à débiner?

— Plan madomaizela!

— Eh bien, ça sera lèu fait, et quand tu sortiras d'ici, digun li fera avec toi pour le dabinement. Seulement tu vas me jurer de pas jamais décialer le secret de cet art redoutable.

— Juri tot só que vorletz madomaizela, mas que sasqui devinar.

— Tu sauras, mais je te préviens que si tu manques à ça que tu as juré, les yeux ils te tomberont comme de la graisse fondude, et tu auras à l'instant, les oreilles coupées à ras de la teste!

— Tre! me vos prometi que zo dirày pas!

Endonc me coata lus elhs emd un mocador negre. Me fay virar tot quatre cóps e me planta aqui! E te senti un cóp de ped pel tiol, coma jamais pus de ma vita!

— Ou!!!

— Bous abez senti qualquares?

— Plan, mais que m'en seriày parsit, lo diable me!

— Très bien ça rentre! Où l'avez vous senti?

— Al cropinphon!

— Merveilleux, vous êtes un sujet épatait.
— Trobatz?
— Ça va venir, ça vient.
— Tórni far Ou! Aia!
— Ça bous a touqué?
— Òc, en plen mitan del naz!
— Parfait! c'est très bien, ça bient, bous y êtes?
— Pofa! la drólla m'a pres la camba e me vequi pel sól que me freti lo rastelh de l'esquina.
Qu'avez-vous fait?
— Sey tombat miladius!
— *Mais c'est merveilleux, c'est très bien cela!*
— Crezetz?
— Bous débinez ta bien comme moi. Le dernier cóp maintenant.
Me descoata lus elhs, me buta ras lo barricon, tira la bonda:
— Salsez le doigt, so dis.
Lo salsi pardi.
— Bouléguez maintenant.
E ió, paure men, boiega que te bolegui!
— C'est prou, tirez votre doigt, sinez-le.
— Bodiu!!!
— A quoi ça sint?
— A m...!!!
— Bous abez debiné, vous poudez sortir!
— E dumpey sey devinaire, lo diable s'escraze! dizia l'oncle Anric.



UN CRANE COFLAL!

Tóni Picauzel era lo damier deus onze filhs del vielh Picauzel, davans Diu siasque. Tot jóine era partit dins las Americas; n'era tornat, fay tres ans, riche e barba blanc. Li dizian sa fortuna de set a uech milhons; mes ió l'ay pas comtada emd el. De sus fraires, n'en demorava pas qu'un en vita; se vezian d'aqui entre aqui e tuts dos, auriatz dich de merchands de santat. Tóni tocava lus setanta tres e Zefirin minjava lus settanta sies. L'oncle Tóni avia tot un tropel de nebots, nebudas, petits nebots e petitas nebudas que t'en sabia pas pus lo comte. Tuts li guinhavon sus escuts e li sovetavon lo Paradis per leu, dins totas lurs pregarias. Mes Tóni, li trigava pas s'emparadizar e se preissava pas de morir per tant de lor far plazer. Al sens contrari, avia tojorn bona camba, bon elh e bon dijeridor.

La vita qu'avia menada dins las Americas l'avia fach santos e solide que non say! Cassaire de prumiera, levat a la pica del jorn, fazia de legas e de legas, escalabrant termes e pe davalant peus travers, lambant lus rius, à segre lapins o perdigals.

Cada an, la cóla deus nebots, per son aniversari, per sa festa e pel prumier de l'an, li mandavon, per avezar l'eritaje, totas menas de menudalhas qu'à la fin lus roinavon. Del biais qu'anavon, l'eritaje de l'oncle l'i passaria tot per avansi!

Tóni ressavia tot acó emd grand plazer; lur mandava sa carta per lus grammassejar, e qu'era tot: pas un sóu, pas un joiel, pas una popeia: ren! Era trinhac, trinhac, qu'es ren de dire! La cóla se dezolava; las annadas passavon e l'oncle semblava far en retiolent. Rejovenissia, per ma fe!

Del biais que ne virava, lus enterrariá tuts d'avans qu'ajesson tot paurament entrevist lo famus partaje.

De vertat l'oncle passava l'ósca! Podiá pas durar, lo tróp es tróp! Abuzava del drech qu'a un *de cuius* de far patir sus eritiers: l'i deuriá aver una ley aqui dessus. Cal pas tener tant longtemps la carn fresca à la poncha de las dents aguzadas del lop! N'avian lo jenji.

Assembleron un cosselh de famils, per saure perque l'oncle, déjà tant fier per avansi, aorá, rejuvenissià a vista d'elh. Qualqu'un parlet de Vóró nóf. Mes lo cosselh a l'unanimitat

reconesquet que Tóni avià pas quitat lo Païs meja jornada tant solament. Calia sercar quicóm mais. Coma se dis, quó's de la boca deus enfants que se tira la vertat.

I avia aqui, dins lo cosselh, lo Marsel, qu'era ben lo pus joine de la cóla e qu'avia, a pron pena, una dojena d'ans. Escarabilhat coma un escuról, tota aquela acampada de mondes bels que parlavon chiffres, potingas medessins, gorbilhard, l'amuzava pas gaire, me podetz creire. S'era estat assitar al ras d'une jóina cozina, bravóta coma un sóu vielha d'un an de mais qu'el. I aqui à l'aurilha nóstre escuról li contava de galejadas.

Tot en d'un cóp, tuts dos espofideron. D'ont mais se volian tener, en mais rizian. Tuts lus caps se vireron de lor costat: qu'era un escandale. Lo pus vielh, que prezidava, zo lur fasquet plan comprener en quatre mots plan margats. Lus dos pecadors se volian ben pron retener pardi, mes vay-t-en l'i far. Un novel espofidal copet son prezic al president.

Aqui n'i avia tróp!

— M'anatz dire, cóp sec, qu'avetz d'espofidar aital, si que non...

Endonc la cozinóta tota violeta del mal qu'avia per tener lo rire, sas paraulas copadas d'espofidals, diguet:

— Có's lo Marsel... aqui,... que me cónta... que l'oncle Tóni... es... amoros!...

— Amoros!

Une bomba auriá pas fach mais d'efet. Tot lo monde se sarret de Marsel. Tuts parlavon al cóp, tuts volian saber. Quala tempesta jos aqueus capels!

E Marsel contet coma, dumpey mais de dos mes, avia suspres l'oncle que potonava pel copet la sirventa de la bòria, la Nanon. Aquela i avia virat un timplat, a l'oncle lo naz i avià sannat. Tot parier las cauzas avian pas degut tróp malgastar, en perque gaire jorns apres, l'oncle avia tornat comensar, un tantóst que la Nanon fazia castanhar lus tessons. Aqueste cóp la sirventa i avia pas fach sannar lo naz a l'oncle Tóni. S'eron assistats sus un socal; el la s'era preza sus jinolhs e i avia donat un joiel plan polidet. Dumpey, Marsel, que lus quitava pas de vilhar, lus avia vists cada jorn; sia que la Nanon gardès, sia que lavès, sia qu'angvès a la font, avia tojorn l'oncle Tóni peus cotilhons. Li virava las bestias, li portava la desca de linge, o lo selh d'aiga, e la Nanon avia pas bric l'aire d'estre tróp mal contenta. Mes la semmana passada, que la sirventa era estada esclarzir de linje al riu, aqui qu'escapet un linsól que s'en anava pel corrent. En lo li vorle atenjer emd une bróca, l'oncle lizet e cabusset dins l'aiga fangoza. Quand sortigué era tot vaza de cap a peds.

Es d'acó que rizian tant lus dos mainajes. Mes lo cosselh el, rizia pas, ah! nongró! aorá sabian en perque rejuvenissia lo vieih.

Del cóp la discussiu viret de biais; se l'oncle se maridava — e n'era plan capable! — adiu l'eritaje: la femna tiraria tota l'aiga à son prat. Calia, à tota fórsa, empachar Tóni de se maridar emd aquela valpauc de Nanon!

Fay bon dire, mes coma far per la tirar de davans? Calia jogar serrat. Tot plan vist, virat, soscat, estipulat, convengueron que lo melhor, era d'espóoulir la Nanon, en li dire que l'oncle tombava del mal de la terra, e qu'avia portat de las Americas un centenat d'autras malaudias, qué s'en sab quitament pas lus noms dins nóstre ranvers; qu'avià enterrat deja una cartonoda de femnas à cauza d'acó; e que te sabi iá. Se reguinjava enquera, li botarián un jaufat d'escuts dins lo davantal e li farián sinnar un papier.

Lo pus vielh se carguet de far mercat, e lo cosselh se desseparet.

Partigueron cap bas, un apres l'autre; auriatz dich una cóla d'eritiers raiats d'un testament que tórnnon del notari.

A un mes d'aquí, lo cosselh s'assemblèt mais. Lo vielh avia plan passat mercat: la Nanon era partida, fazia quinze jorns, emd mila escuts dil davantal, n'avia mila de mais de prometuts se tornava pas al Païs davans vint ans. Tot acó era plan estipulat e marcat sus un papier passat davans notari. Qu'era un afar reglat, e, las minas longas, longas dumpey un mes, se comensèron d'esclarzir.

L'oncle Tóni migrava d'aquel temps, e mandava al diable tot lo femnun de la terre. Avia tornat prener sas longas passejadás de cassa peus termes e peus travers. De tant lonh que vezia un cotilhon, trencava per la traversa per lo pas crozar.

Tot s'endevenia plan, pér la cóla deus nebots, manca que l'oncle fazia, tot parier, bric mina de voler morir.

Tornèron prèner la discussiu al punt que l'avia copada l'espofidada d'aquel fotrisson de Marselon.

Lo pus vielh, que tocava lus siessanta un e qu'avia tant plan dezenrambolhat l'afar de la Nanon, siasquet mandat al medessin: calia saber à de que s'en tener.

Ah! paure meu! lo medessin barguinhet pas per respondre e acabar de lur escantir lo pauc d'esper que servavon.

— « Vôstre oncle, so dis, long e sec coma un jistel, coma lo vezetz, es d'aqueus que daisson crebar de fam medessins e potingaires e qu'enterron lus entiers.

E esclaponat del bôy que fan lus Matiusalem. Del biais que vay, ay plan pôu que vos enterre tuts e mais ió, otaben.

Lo cosselh de familia cujet d'atrapar la jaunissa, quand li porteron aquela sentensia, se desseparet *sine die*.

E lus petits prezents de se tornar acaminar yes l'oncle Tóni. Era d'aremarcar, tot parier, que lus vielhs s'abassavon e sautavon d'aniversaris; i'avia que lus jovents a demorar amalits.

Un jorn, coma un cóp de canon, la novela passet que l'oncle Zefirin era mórt d'indigestiu en tornent de la nóssa de son darnier renebot.

Siasquet un sinne del Cel! Eron à l'enterrament, e vos prometi qu'acó fazia un brave cosselh de familia!

Mais d'un se rizia dossament en agachar l'oncle Tóni, segre, tout cap nut e grumilhos, lo gorbelard que carrejava son paure fraire. Aqueste cóp lo tinian e deja jospezavon lus saquets de pistolas e mais, deus que i'avia, s'agachavon de travers, coma se, déjà, un n'avia pres mais que l'autre.

Daisseron passar lo temps del dól per pas far en semblans de res, e per la Sent Tóni butèron la granda ataca.

Ah! paure monde, quala ataca! Aquel jorn l'oncle Tóni vejet arribar de carretadas de caissas, de caissons, de caissetas, de caissetonas. I'avia de fejes d'aucas, de trufas, de pobets, de piótas, de pintarras, de perdigals, de lèbres, de vins, de licors, de cocos e de fruja de tota mena e de tot païs; e que te sabi ió! N'i'avia lo ple salon: sul bufet, sus las taulas, sus la chamineia, sus fauturs, sus sietis, pertot. A cada caissa, era clavelada una estiqueta: cada assassin avia sinnat sa malafacha!

Un moment lo Tóni ne demoret tot bestia, de veire aital arriber tant e tant de bonas cauzas. N'avia lo plen salon, la sala à minjar n'era claufida, se podia quitament pas passar dil corredor. L'oncle Tóni, soscava, soscava, se gratussava la crux, se pinsava lo naz. A la fin uno riza de coquiniera li danset sus las pótas.

Assitat à son bureu manda de convidassius à tota sa parentat, pel dinmen d'après. Pey siasquet una vertadiera revolussiu; lo vielh trinhac comandet tuts lus coziners de las quatre ostelarias de la Vila, que cujeron emblaimar d'avir comandar lo repais qu'enjimbet.

Lo dinmen eron tuts aqui; ne mancava pas un meitat mórts serián venguts!

Un cóp lus pedes jos la taula, sabian pas que s'en dire en veire aqui, en mais de totes las bonas cauzas qu'avian mandadas al vielh, d'autra minjalha de tota mena e d'autra, e d'autra en abonde.

L'oncle Tóni, al mej de la taula se levet e parlet aital:

— Aqueste cóp m'avetz vorgut trôp gastar, vos devi mon gramarses. Mes me n'avetz tant mandat que la maja part seria perida davans que ió e ma vielha sirventa n'ajessiam tastat un de cent tot paurament. Taben, vos ay covidats per m'ajudar. Ay vorgut, tot parier, i apondre ma part, e mais digon que sey un pauc sarra piastras, veirétz que lus coziners en plan fachas las cauzas, e n'i a d'autras que s'apreston à la cozina.

De fet la taula rabissava de tot só que se pód minjar e beure sus la terra. I'avia, plan rengadas, de centenat de botilhas, bochonadas de cera roja, verta, bluga, jauna; aqui i'avia lus vins lus mais fins e lus pus reddes. De que vos assadolar un rejiment tota une mezada.

L'oncle Tóni dizia enquera:

— Avetz vorgut festejar plan coma cal mus setanta sinq ans, vos'n dizi tot mon gramarses, e vos covidi pel mema repais dins vinta sinq ans, que faràt mus premiers cent ans. Pensi plan que li serétz tuts. Aorà minjatz bevetz, fazetz-ne un brave cofle: cal que tot só minje e que tut se begue. Lo que quitariá d'aissi davans tot estre acabat, zo prendràt per issolensa e poirà far la croz de sa part d'eritaje. E aorà, al travalh!

La cóla deus nebots s'agachava en se rire en dejos: aqueste cóp lo tinian plan. Solide, se levarian de taula per l'enterrar; que lo vielh seriá mórt davans ajesson tant solament aguzat la talan e escantit la set.

Mes leu riguèron pus que d'un elh, en veire que l'ansien se faziá portar un ió al miralh e un ból de tilhu en dire qu'avia un pauc mal d'estomac e que, de trôp minjar, li coparia la som: que se volia rezervar pel repais deus cent ans; mes qu'anfin, li fazia tant de plazer de lus veire minjar eus, lus jovents, coma s'era el que minjès quitament.

E las maissas jaunhavon, e lus carelets se secavon, del temps que l'oncle, rizolier coma jamais, lur contava de bonas baias de son jóine temps, que tuts se forsavon per ne rire, en perque i avian pas gaire gost.

Ay las! paure monde, só que i avia sus la taula era pas res à respet de só qu'arribava mais de la cozina e rostit de bió, e rostit de moton, e grilhada, e polets rostits, e pintarras, e piótas, e perdigals: qual Gargantua avia donc reglat la pitansa?

A tres oras del matin n'eron pas enquera à l'ensalada. Mais d'un damandet grassia e parlet de partir que beleu lus drólles puravon... d'un frunsit d'elh lo vielh lus clavelet sus la cadiera. Calia minjar, minjar, e beure, e beure. Solide que lus gromands dins l'ifern an pas suplissi mais bel. Lo solelh era deja levat cora s'acabet la darniera breza de fromaje e que s'estoriguet la darniera perla de vin.

Calgut de carris e de carris per n'emmenar tot aquel monde, violet, jaune, verdauba e tot trantolant.

Jamais de tota l'annada, lo medessin avia pas travalhat coma travalhet aquela mezada! Ne vendet vos n' prometi, de purgas e de lavaments, lo potingaire!

Mes jamais pus, cap deus nebots s'azardet de mandar a l'oncle Tóni, lo pus gorle passeral.



UNA ZEZILHA D'ACADÉMIA

EN L'AN 2.000.000

Lus sabents membres de l'**ACADEMIA UMANA** tenian sezilha. Lo prezident donet la paraula, se se pód dire, and aquel que i era son torn de parlar.

Nóstre sabent s'espliquet aital:

Onorats confraires, ay detoscat en furguent al fons de las glassas de l'equator, que lo gardon per l'éternitat, un document sujestiu, que se pód pas mais.

Es del secle 3 000 e sobrat dels arquius de l'ansien Païs de Gauloranion que fasquet miranda un cóp era, a só que dizon; e que, dumpey lo bazacle e lo terratreme que camlevet nóstra planeta al mej del secle 4 000, las glassas lo capeleron.

Per ne plan tastar tota la sal, es de bon se rementar qu'and aquel temps lo córs uman era pas enguera arribat à la meja immaterialitat que ten al jorn de vuey. Se sab pron qu'and aquela passada, tocant la preïstòria, la vida humana era plan enrambolhada e que, viure fazìa lo sossit de cada moment. Lus ómes, lor calià minjar, beure, polsar e, quitament estre amoros! Per tant de minjar, avian d'engolir doas o tres pilulas per jorn; e lus jorns dezencuzatz-me se zo vos remembri - eron de vinta quatre oras, e non pas de quatre ans coma lus nostres, en perque lo sistema planetari virava d'un ritme mais cochos.

Per beure, tres cóps de mais, lor calià se botar sus la lenga una pilula, mais menudetat que non pas la del minjar.

Pel bufe, ser e matin, s'engulhava, entre pel e carn, una meja milligramma d'aire empeirat.

Per parlar, correr, s'ennairar, passar l'aiga, obrar, escriure, qu'era lo fec del cel! Fazià pas pron coma per nus autres, de soscar davans lo póste radiaire; non, i avià de botons a virar e de manetas que ne perdian lo comte! Lo boton parlaire, lo cornet auvidor, lo boton d'escriure, la maneta del lejir, e un centenal de botons obradors sivant só qu'era de bezonh far: pensatz del cópament de cap!

Sans comtar qu'and aquel temps, lo monde parlavon pas, coma fazem, nomàs la Lenga d'Oc; nani i avia pas mins d'un milierat de parlars; e có's per d'ont ven que vezem deus cops que i a, dins nostreus muzeons, la machina reviradoira qu'era, cal dire, plan jinholzament trobada per aquela pontanada, estent lo pauc d'eizinas qu'avian endonc lus umans.

Per correr, s'ennairar, trencar l'aiga, se fazian carrejar dins de mecanicas qu'apelavon bolidas, pécaire e que te fazian quitament pas dos ans lumièra de l'ora!

Cal dire taben, qu'al temps de la preïstòria — l'era crestiana, coma dizian endonc — la rassa humana fazia enguera mais en pena. Pensatz, li calià botar dins las mecanicas una mena d'aiga que sonavon essensa, carburent, benzina, querozena, que te sabi mais!

La passada que parlem era, vezetz, deja un pauc en progres e s'acaminava ves nôstre biais. Mais lo cors uman ajès pas enguera atenjegut la perfessiu de l'esfera ideala e lumenoza qu'es la nôstra, tot parier, deja se comensava de devinar e s'alestissia lo regajar que tant de secles an fenit per acabar.

Cora estudiem lus fossilas servats jos las glassas del Senegal, nus podem donar comte que lo córs uman s'adralhava ves la redonditat. Mes demorava enguera estropiat, a l'en bas, per dos apendisis qu'apelavon peds e que fazian bezonh per l'aplomb de l'esfera umana someza, d'aquel temps, a la pezansa; portava taben, de cada pans, d'autres apondons: las mans que lor eron bien de servissi per virar lus botons e manejar lor fum de manilhas nessites a l'afan de lor vita. De mais avian una autra esferóta mingroneta que tenia pincada sus la bela: li dizian lo cap.

Dins aqueus temps londans, lus umans se desseparayon en nacijs, que caduna era menada per un govern. Aqueus governs pensavon mais de profitar per si que non pas al bonur deus pôples.

Tota las bezonhas de la vita naciunala eron regladas emd las ondas ertzianas; aquelas ondas, en plassa de se tirar, coma vuey, de la quita materi umana, lor calià d'utis qu'apelavon: radióparlaire, radiófintaire, radiauvigaire etc...

Lo córs uman, s'era enguera pron mal fargat, l'esperit al sens contrari, avia mais d'avansi e se comensava d'aparentar un pauc del nôstre.

Lus ómes avian déjà entrevista l'unitat humana e la volian botar en trin; só que fazia, de cap de bric, l'afar deus governs, que se volian gardar las onors e lus profits del poder. Ataben i avia divòrssi entre lo pôple e l'Estat. La revolussiu bufava de pertot. Las ondas ertzianas se crozavon tras las nivols, se trucavon, s'entremesclavon: i avia pus biais de se comprener e lus governs se trobavon despoderats.

Acó dich, mus onorats confraires, vos vau legir un trós d'aquela vielha cronica del reiaume de Gaulorion del temps que li reinejava lo Pompidol XXXI.

Lo paure rey Pompidol XXXI se desconsolava en veire qu'arribava pas de botar la paz dins son reiaume. Totas sas ordonansas ertzianas eron abracadas per las dels revolutionaris de tota enja; qu'en mais de luchar contra son govern s'estrilhavon entre eus, a n'en vós aqui n'as! La vita era pus de viure, lo trezór era viude: digun pagava pus la talha.

Un jorn, Pompidol XXXI qu'agachava la carta del cósmós, se donet comte qu'end acóm, en Debrenia i avia lo reiaume del rey Gólót XV que tot i era siaud e chot: cap d'onda ertziana per se venir entremesclar a las del rey. Aquel afar tant l'estomaguet, que se diguet de i anar bantular per tant de s'assabentar de las cauzas.

Se prenguet son bolida e, al cap de dech longas menutas, arrihet a la fin de son tant longanha e tant fastigos camin.

Gólót XV que l'esperava, l'aculigué emd tot plen d'onors e lo carrejet sus son territòri.

— Es plan siaud vóstre reiaume.

— Oc, plan siaud, Diu marses!

— Avetz pas de còpaments de cap per far dintrar la talha?

— O que nani.

— Mes... Coma se fay acó? Vezi pas digun en lec. D'ont son passats vóstreus governats?

— Mus governats? Avetz plazer de vos rire! N'ay pas cap pus. Volian far lus arians e lus maissants caps: lur ay mandadas las ondas tuaires e son tuts mórts. Ne demóra pas cap pus. Aorá ay la paz e lo trezor es plen, plen que rabissa.

Pompidol XXXI se botet de soscar, se gratusset la cruxa e s'en tornet.

Sabem pas se prenguet lo biais de son collega GOLOT XV; tot parier un cóp o l'autre, trescarem ben en d'acóm quauques papiers per nus assabentar.

Un jaufat d'ilhauzes trauqueron las nivols: las esferas academicas se rizian.



BATISTIN A L'ESPOZISSIUN

Mon vielh amic Batistin, avia tant e tant auvit parlar d'aquela garsa d'espozissiu que fazia correr tant de monde que, ma fe, l'enveja de i anar l'atrapet e montet a Paris.

Davans partir, faguet lo torn del vilaje per dire adissias à tuts lus amics, e n'avia! Cadun li donava un paquet per portar: à un cozin que demóra tala cariera e qu'es senator... non, vailet d'un senator; — per un cozina que fay auberja contra la cambra deus deputats ; — per un bel fraire qu'es dins lo camin de fer e qu'a plan russit vos 'n respondi! e d'autres, e d'autres enquera... A la fin n'avia talament de paquetons, lo paure óme, que li carguet atalar la sauma per zo tot carrejar à la gara.

Lo brave Batistin era plan embarassat; mes que voletz, s'avetz prometut a qualquun de li far un plazer, lo li cal far pas'rtat! Aquel afar li comenset de colar proche de cent escuts de contórolle, de tassas e de sobre tassas, sans comtar son biihet de 3e classa.

Avia pres son bel parapleja blu del dinmen, e son panher era plan claufit de tot só que cal per amaissar un estomac que rondina, e tirar lo mal de set. Lo parapleja entremej las cambas, lo panher suus jinolhs, lo naz contra la vitra, Batistin s'embalauzissia de veire lus albres correr pus viste que lo tren, dansar lus fiala de la letricitat e, en aval lonh, à l'azuel, lus termes que fazian la ronda coma se dansavon una boreia!

— Que s'apren de cauzas a viajar! se dizia Batistin; lor ne vau contar à Matalin quand tornarà! E veirétz que me vodrán pas creire quand lor dirày coma ay vist correr las platanas. E tot parier las vezi, las vezi.

Paris!

Vos pôdi pas dire tot só que i arribet ni mais coma s'adobet per logar un camion que carrejet sus paquets dins tota aquela bela vilassa. Lo fet es, que cozins, oncles, bels fraires deus amics de Matalin, tuts li pagueron qu'un cop de vin qu'un tet d'aiga ardent; tant plan que lo Batistin s'atrapet una brava cuecha. Lo camionaire, per paga, li curet d'a fons, a pauc s'en manca, lo pôrta moneda, e lo ser, lo claveron al violon per tapage nocturne.

Quant l'i demoret de temps? Zo vos dirày pas, qu'el quitament, zo sabia pas, quand lo tireron d'aqui. Per bonur un sarjant de vila, que se trobava estre dins la parentat d'un de Matalin, lo coneget e lo menet à l'Espozissiu.

Aqui ne vejeron de cauzas, ne vejeron! Ne begueron taben! Tant plan qu'a la fin eron tuts dos, benabel gais.

Lo lendoman vistalheron lo *Jardin des Plantes*.

Batistin avia pas pron d'elhs per tot agachar. Que de cauzas! que de cauzas per dire à Matalin!

S'assiteron, per minjar una bocada, al ped d'un grand albre que portava una pancarta que i era marcat: Cèdre du Liban rapporté par Bernard de Jussieu.

— Qu'era aquel Bernat? damandet Batistin.

Lo sarjant de vila qu'era estat mais d'un cóp de servissi aqui e qu'avia plan sovent auvit contar l'istòria d'aquel albre, se fasquet un plazer de l'ensinar, tot fier de son saber de contrabanda:

— Qu'era un grand sabent que portet aquel albre dins son capel.

— Miladius! qual fotral de capel per tener un albre aital! Coma dizes, devia ben estar bel aquel sabent!

E aora, tornat à Matalin, Batistin, à la vilhada, cónsta que só que mais l'estonet à Paris, fusquet de veire un óme, tant bel! tant bel! que tinia, dins son capel, un albre tant naut coma sinc platanas.